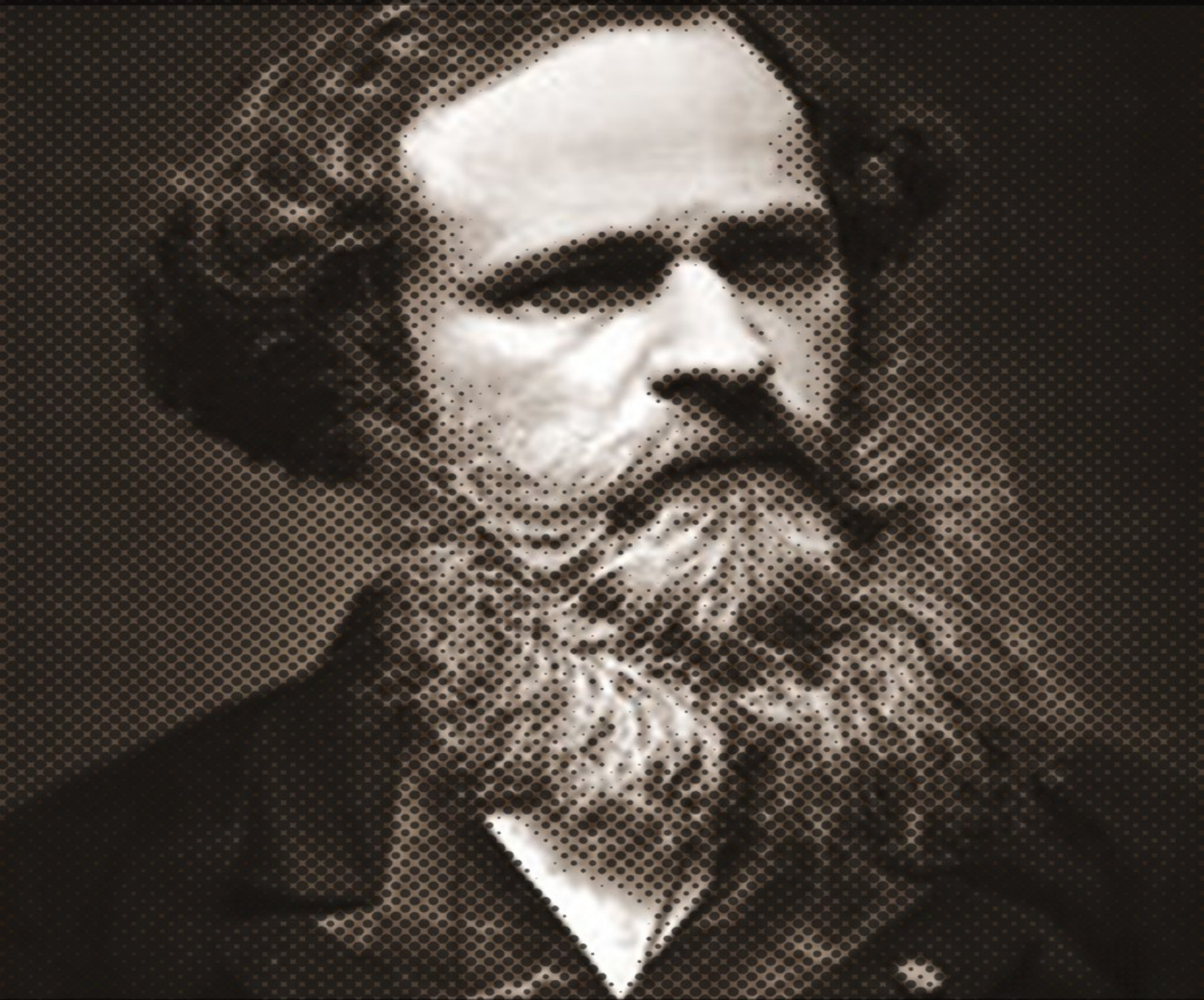


**Arsène Houssaye**



*Les larmes  
de Jeanne :  
histoire parisienne*

**Arsène Houssaye**

# **Les larmes de Jeanne : histoire parisienne**



Publié par Good Press, 2022

[goodpress@okpublishing.info](mailto:goodpress@okpublishing.info)

EAN 4064066331146

# TABLE DES MATIÈRES

LES LARMES DE JEANNE

I PROFIL ET TROIS QUARTS

II UNE VALSE INFERNALE

III COMMENT ON SOUFFLE SUR LE FEU

IV PORTRAIT D'UN AMOUREUX ET D'UNE AMOUREUSE

V LES AMORCES DU PÉCHÉ

VI LE DUO A TABLE

VII LE DÉJEUNER DE MARGUERITE

VIII POURQUOI JEANNE PLEURAIT-ELLE AU COIN DU FEU DE MARTIAL

IX LES DRAMES DU CŒUR

X AINSI VA LE MONDE

XI L'AMOUR DE L'ABÎME

XII LES HEURES DE FOLIE AMOUREUSE

XIII OU L'ON VOIT DANSER MADEMOISELLE D'ARMAILLAC

XIV DIEU ET SATAN

XV LE VA-ET-VIENT DU CŒUR

XVI DU DANGER D'ÉCRIRE DES LETTRES

XVII LA VEILLE DU MARIAGE

XVIII ET POURTANT ELLE ÉTAIT BELLE

XIX LE LIT NUPTIAL

XX LES DEUX SOUPERS

XXI LE POIGNARD

XXII LE RÉVEIL D'UNE MÈRE

XXIII LA RÉSURRECTION

XXIV LES DEUX MAITRESSES

XXV DE LA PLURALITÉ DES FEMMES  
XXVI IL L'AIME, UN PEU, BEAUCOUP  
XXVII LES INSÉPARABLES  
XXVIII LES DEUX VENGEANCES  
XXIX LE MUSÉE DES TENTATIONS  
XXX LE COLLIER DE PERLES  
XXXI LE MIROIR AUX ALOUETTES  
XXXII HISTOIRE D'UNE INNOCENCE  
XXXIII MADEMOISELLE AUBÉPINE  
XXXIV UN HYMNE A LA VERTU  
XXXV LA TRISTESSE DES DON JUAN  
XXXVI. LE SPECTACLE DE LA SCÈNE ET CELUI DE L'AVANT-SCÈNE  
XXXVII JEANNE ET AUBÉPINE.  
XXXVIII COMMENT SE JOUE UNE DESTINÉE  
XXXIX LA STATUE BRISÉE  
XL UN ENLÈVEMENT  
XLI POURQUOI MADEMOISELLE D'ARMAILLAC ALLA A VENISE  
XLII CAUSERIES PERDUES  
XLIII LES MASQUES ET LES CŒURS  
XLIV LES LARMES D'AUBÉPINE  
XLV LA PAROLE DE DIEU  
XLVI LE POIGNARD  
XLVII LE LIT NUPTIAL

LES LARMES

DE

JEANNE

*Histoire parisienne*

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

*A OCTAVE FEUILLET*

*SON AMI*

*ARSÈNE HOUSSAYE*



# LES LARMES DE JEANNE

Table des matières

## I

### PROFIL ET TROIS QUARTS

Table des matières



N parlait beaucoup, dans le meilleur monde, de la beauté altière et souveraine de cette jeune fille qui portait un grand nom: M<sup>l</sup>e Jeanne d'Armaillac.

Les jeunes gens à marier disaient qu'elle prenait des airs trop superbes pour une jeune fille qui n'avait pas de dot, comme si l'argent dût donner la fierté.

M<sup>l</sup>e d'Armaillac avait bien raison de ne pas ployer le genou devant la richesse. Elle était plus heureuse de son nom qu'elle ne l'eût été d'une vraie fortune. Et puis pouvait-elle se plaindre de sa destinée en se voyant la plus belle entre toutes?

Elle entendait bien dire çà et là qu'on ne prenait une jeune fille que pour son argent, mais elle croyait, dans l'ingénuité de son cœur, qu'on calomniait les hommes.

-N'est-ce pas qu'elle est belle? me dit un soir un de mes amis, en la voyant passer aux Champs-Élysées dans le landau de M<sup>m</sup>e de Tramon.

-Oui, répondis-je avec un sentiment d'admiration, ce n'est pas une beauté, c'est la beauté. Sans compter qu'elle a aussi la beauté du diable dans ses cartes.

-Être souverainement belle, c'est la marque divine par excellence, puisque la beauté est une vertu primordiale qui domine toutes les autres. Qui dit la beauté du corps, dit la beauté de l'âme. La beauté visible montre la beauté invisible. L'âme qui est la lumière peut faillir et tomber de chute en chute, jusque dans les profondeurs les plus nocturnes; elle peut hanter le vice, elle peut se souiller à tous les péchés; mais dans une heure d'amour ou de repentir, vous la verrez soudainement reprendre l'auréole des virginités. Dieu, qui se complaît dans son œuvre, n'a pas voulu que la forme pétrie par sa main soit un masque trompeur. Dieu ne joue pas aux surprises; là où l'âme est belle, il l'a presque toujours revêtue d'un corps divin.

-Corps divin, âme divine, c'est à ce chef-d'œuvre surtout que l'esprit du mal s'est attaqué. Si la beauté succombe souvent, c'est qu'elle est sans cesse en combat, c'est qu'à toute heure elle est battue en brèche, c'est que tout le monde veut en avoir sa part et porter son drapeau. Lucrèce, seule, s'est affranchie par un coup de poignard. Mais Hélène, Aspasia, Cléopâtre, Impéria, Diane de Poitiers, Ninon de Lenclos, M<sup>me</sup> de Pompadour, -je ne montre que le dessous du panier,-ont subi la destinée fatale de la beauté. M<sup>lle</sup> de la Vallière, comme la Madeleine divinisée, a lavé dans les larmes le doux crime d'avoir aimé.

Mon ami me dit que M<sup>lle</sup> Jeanne d'Armaillac devait aller le surlendemain au bal de la duchesse «au grain de beauté.»

-Nous serons de la fête, si vous voulez.

-Oui, mais j'espère bien que vous ne dresserez pas vos batteries contre cette merveilleuse créature.

-Pas si bête, ce serait la mettre sur ses gardes. Et d'ailleurs j'ai perdu l'occasion,-mais je serai vengé-et sans rien faire pour cela. Vous connaissez bien mon système: les femmes vont toutes seules à leur perte; il ne faut pas les y conduire, car elles seraient capables de rebrousser chemin par esprit de contradiction.

Mon ami devint mélancolique.

-Ah! l'an passé, dit-il, je l'ai vue à Trouville, mais j'ai été trop bon diable! J'ai mal joué mon jeu! C'est un caractère, cette fille. Au bout de quelques jours de coquetterie elle m'a mis à la porte de l'église. Contre la résistance d'une emme il n'y a pas de force-si elle n'aime pas.- Et Jeanne d'Armaillac ne m'aimait pas.-Elle a mieux fait que de mettre Dieu entre elle et moi, elle a mis sa fierté. La fierté d'une femme, si elle n'aime pas, est une montagne inaccessible.

-Et pourquoi ne vous aimait-elle pas? N'avez-vous donc pas le pouvoir de vous faire aimer?

-Non, en amour je n'enfonce que les portes ouvertes. Je n'ai pas la vertu de tuer la vertu. Je ne triomphe que des femmes qui ne se défendent pas. Mais j'ai de rudes revanches. Voulez-vous savoir comment finira M<sup>lle</sup> Jeanne d'Armaillac?

-Oui.

-Eh bien, venez avec moi chez la duchesse.

-Allons-y.

Je connaissais depuis longtemps la duchesse, une de ces personnes qui règnent et gouvernent chez elles, parce que leur mari a «des établissements dans l'Inde,» c'est-à-dire dans les parages de l'Opéra. On parlait tout bas de ses deux

amants, mais on la disait calomniée, d'ailleurs l'un était mort et elle venait d'exiler le second.

Elle fut d'autant plus charmante pour moi que je n'allais chez elle que de loin en loin. Quand on n'a rien à se dire de par le cœur il ne faut pas se voir souvent. Un homme d'esprit voyage dans un salon, il n'y demeure pas. La duchesse, me parlant un jour d'un de ses habitués, le cloua par ce mot charmant: «Je ne sais qui m'empêche de lui faire faire un cadre et de l'accrocher dans l'antichambre.»

Ce soir-là, comme je lui parlais de sa beauté, elle me dit:

-Vous allez voir apparaître la beauté des beautés: M<sup>lle</sup> Jeanne d'Armaillac! Et quand je pense que je ne peux pas lui trouver un mari! Le moraliste aurait bien plus raison aujourd'hui s'il disait encore: «Pauvreté n'est pas vice: c'est bien pis.»

Il y a de par le monde une multitude de jeunes filles qui ont tout ce qu'il faut pour faire le bonheur des hommes, mais les hommes ne veulent pas de ce bonheur-là quand il n'y a pas d'argent. La France est le dernier des pays au point de vue du mariage; c'est surtout en France qu'un moraliste a pu dire: «Il n'y a pas de bonheur sans chiffres.» Dans les autres nations l'homme ne s'inquiète pas du lendemain; pour lui l'amour est de l'argent comptant, la dot c'est la beauté, c'est le cœur, c'est l'esprit mais en France on a peur du lendemain comme d'un créancier; on ne songe pas à capitaliser son bonheur, mais on songe à capitaliser ses revenus. On s'arrange dans sa vie comme dans une forteresse qu'on ne veut pas laisser prendre par la misère. On a si peur de la mauvaise fortune qu'on ne laisse pas de place à la bonne fortune; l'argent fait faire plus de lâcheté

que l'amour lui-même. Et pourtant un poète de l'anthologie a dit: «C'est le plus brave, mais c'est le plus lâche des dieux.»

M<sup>lle</sup> Jeanne d'Armaillac devait subir le contrecoup de cette vérité: elle était belle, elle avait de l'esprit, elle portait un grand nom, elle possédait toutes les grâces de la femme, mais elle était pauvre.

Quand je dis qu'elle était pauvre, cela veut dire que sa mère comptait à peine douze mille livres de rente, de quoi se cacher à Paris. La mère se montrait et faisait des dettes; toutefois on ne menait pas grand train dans la maison depuis la mort du père: un appartement de 2,400 francs, une table mal servie, une couturière de troisième ordre, voilà quelles étaient les folies de M<sup>me</sup> d'Armaillac. Mais le chapitre des gants et des bottines, mais le chapitre des chapeaux et du blanchissage! Pourtant à force d'économie on ne faisait guère que 3,000 francs de dettes par an.

Comment doter M<sup>lle</sup> Jeanne d'Armaillac en faisant des dettes? La mère parlait d'une vieille tante qui avait un vieux château, mais on savait déjà que le vieux château et la vieille tante passeraient à Dieu par les églises. Comment faire? Après tout, puisqu'on a vu des rois épouser des bergères, pourquoi ne verrait-on pas un prince épouser une d'Armaillac?

Quand M<sup>lle</sup> d'Armaillac fit son entrée chez la duchesse, ce fut un éblouissement; la beauté est comme le soleil, elle rayonne, surtout quand elle apparaît dans toutes les luxuriances de la jeunesse.

On annonça M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> d'Armaillac. Quoique la mère fût en avant, on ne la voyait pas, on n'avait d'yeux que pour la

filles. Tout un cercle s'était formé. Une curieuse qui avait été jolie, qui était charmante encore, s'avoua vaincue par ce cri involontaire: «Elle est trop belle.»

M<sup>lle</sup> d'Armaillac passa victorieuse avec la majestueuse indolence d'une déesse de l'Olympe, qui eût entraîné cent mille adorations. Elle portait dans sa physionomie cette froideur irritante, qui n'est que le masque des grandes passions.

Quoique M<sup>lle</sup> d'Armaillac fût originaire du Midi, c'était une femme du Nord par je ne sais quelle gravité méditative; la rêverie avait hanté son beau front. Mais c'était une blonde du Midi plutôt qu'une blonde du Nord; ses cheveux avaient bien plus le rayonnement vénitien que les pâleurs anglaises. Ses yeux noirs d'ailleurs avaient tout l'accent méridional, quoiqu'elle les voilât par une expression de dédain. C'était le volcan caché sous la neige. Certes, il n'y avait pas ce soir-là dans les salons de la duchesse une plus altière dédaigneuse; il semblait qu'elle fût pétrie d'une autre pâte que les femmes d'à côté, non pas qu'elle fût vaine de sa beauté, mais, ainsi que ces spectateurs qui s'ennuient au théâtre, elle ne daignait s'amuser au spectacle du monde.

C'est parce que jusque-là son cœur était resté fermé à triple verrou.

Pour la plupart des femmes, être belle ce n'est rien, si on n'est aimée: être aimée ce n'est rien, si on n'aime pas. Je ne parle pas ici des Célimènes, celles-là ne sont belles que pour se regarder, celles-là n'ont des lèvres que pour baiser leur éventail.

Je ne peins Jeanne que de profil et de trois quarts: quel peintre oserait peindre une femme de face?



## II UNE VALSE INFERNALE

### Table des matières



me et M<sup>lle</sup> d'Armaillac avaient été conduites par le duc de\*\*\* dans le salon où on dansait. Il n'y avait plus une seule place à prendre, mais la beauté fait des miracles: deux femmes laides se levèrent et disparurent comme si elles avaient eu peur d'être en trop grande lumière à côté de la jeune fille. De toute part on se disait: Quelle est donc cette nouvelle venue? On la connaissait à peine parce qu'elle n'aimait pas le monde et qu'elle s'obstinait contre toutes les fêtes, savourant le coin du feu avec un roman d'un côté et un piano de l'autre, deux amis qu'on prend ou qu'on repousse selon la fantaisie du moment. On répondait çà et là aux curieuses qu'elle s'appelait Jeanne d'Armaillac.-

-Il est bien' heureux qu'elle soit belle, dit une de ses voisines, car sa mère est sans le sou.

-Ma foi, dit une autre, la beauté c'est de\* l'argent comptant; la donneriez-vous à votre fils?

-Non, mon fils n'est pas assez riche pour épouser une femme sans dot.

Celle qui parlait ainsi ne donnait à son fils que 100,000francs de rentes, aussi était-il à la chasse de quelques millions. Depuis que tous les hommes mariés ont des maîtresses, que leur importe la beauté de leur femme?  
1

Vingt danseurs s'étaient précipités pour promener dans les quadrilles cette beauté incomparable. Ils avaient le sourire sur les lèvres comme l'enfant qui va cueillir un fruit de pourpre ou d'or; mais M<sup>lle</sup> d'Armaillac leur répondait un- Je ne danse pas-avec un dédain si superbe qu'ils se retournaient soudainement avec le sourire en moins.

Jeanne causait avec sa mère, sans même paraître se douter qu'on dansât devant elle.

-Tu es étrange, ma chère Jeanne, lui dit la comtesse d'Armaillac, on dirait que tu n'es pas de ce monde.

-Qui sait? répondit Jeanne d'un air rêveur. Tu serais donc bien fière, reprit-elle en s'animant, de me voir faire des grâces au milieu de ces quadrilles. Regarde-moi toutes ces demoiselles, c'est la foire des filles à marier. Doit-on dire des bêtises là dedans!

-Je n'en doute pas, mais, vois-tu, ma chère, j'ai eu aussi mes quarts d'heure d'excentricité quand j'étais jeune.

Jeanne interrompit sa mère.

-Mais tu es encore plus jeune que moi.

-Peut-être. Je voulais te dire que dans le monde, il faut faire comme tout le monde. Il ne faut pas que l'orgueil nous aveugle jusqu'à nous jeter à travers champs par horreur de la grand'- route.

-Eh bien, maman, si on me demande à valser, je valserai. Tu sais que la danse n'est pas ce que j'aime.

-Valser, valser, dit la mère en se rembrunissant, c'est bon pour les femmes mal mariées. Or, un peu plus tôt, un peu plus tard, je te réponds que tu seras bien mariée parce que j'y mettrai la main.

-Avec cela que tu as la main heureuse; tu devais me gagner ma dot dans une obligation de la Ville de Paris, tu n'as rien gagné du tout.

-Il faut dire qu'il ne s'en est fallu que d'un numéro.

-Vois-tu, ce sera mon histoire; au lieu de prendre un mari qui m'apportera toutes les joies du mariage, j'en prendrai un à côté qui ne m'apportera rien du tout.

Le quadrille était fini; l'orchestre jouait le prélude du *Tour du monde*, cette adorable valse qui -a fait tourner tout le monde.

Un valseur s'approcha qui échangea avec M<sup>me</sup> d'Armaillac un sourire presque invisible; on eût dit qu'ils se connaissaient de longue date, ou qu'ils appartenaient à la même franc-maçonnerie.

Celui-là ne salua pas avec l'humilité épanouie des autres jeunes gens qui s'étaient en allés comme ils étaient venus: il garda sa fierté native, tout en s'inclinant un peu pour demander à M<sup>lle</sup> Jeanne d'Armaillac si elle voulait valser avec lui. Quoique sa mère ne lui en eût pas donné la permission, Jeanne se leva et prit le bras du jeune homme comme si elle eût obéi à sa destinée.

-Vous ne me l'enlevez que pour la valse, dit M<sup>me</sup> d'Armaillac qui aimait trop à faire des mots.

Le jeune homme lui répondit par le même sourire, et il entraîna Jeanne qui était plus belle encore, comme si une baguette de fée eût soudainement allumé son âme.

-Mademoiselle, lui dit le valseur, j'avais traversé cette fête en train express, résolu de ne pas m'y éterniser, mais voilà que je vous ai vue, et je voudrais qu'elle durât toujours.

-Toujours! monsieur. Combien de minutes?

-Combien y a-t-il de minutes dans une nuit?

Et il avait entraîné Jeanne dans le tourbillon.

C'était la première fois qu'elle se sentait emportée jusqu'à l'enivrement. Il lui était arrivé çà et là de valser, depuis deux hivers qu'elle était dans le monde, mais sans s'abandonner à l'ivresse de la valse. Elle sentait sa fierté tomber sous les regards brûlants de M. de Briançon; elle s'irritait contre elle-même de se sentir à demi vaincue, mais c'est en vain qu'elle voulait retrouver son air superbe. Un nuage passait sur ses yeux, une force invincible agitait son cœur.

Tous ceux qui regardaient valser ne voyaient que M. de Briançon et M<sup>l</sup>e d'Armaillac; les autres valseurs n'étaient que les satellites de ces deux astres éblouissants.

On remarquait que le jeune homme et la jeune fille se ressemblaient beaucoup. C'était la même nature indomptable, la même fierté de race, la même impertinence inscrite aux coins des lèvres; ils étaient grands tous les deux, tous les deux avaient le même air dominateur. Il eût été bien difficile de prédire alors en les voyant qui resterait maître du champ de bataille entre l'homme et la femme. N'y a-t-il pas toujours un combat, un vainqueur et une victime?

Il est rare que le hasard mette en présence un homme et une femme de la même force, du même type, du même caractère. Le proverbe «Qui se ressemble s'assemble» est

faux comme tous les proverbes; ce sont les contrastes qui vont l'un à l'autre: le brun aime la blonde, le nerveux aime l'indolente, le railleur aime l'ingénue, le raffiné aime la bête.

M. de Briançon et M<sup>lle</sup> d'Armaillac risquaient donc beaucoup de ne pas s'entendre. En attendant, ils se trouvaient fort bien ensemble pendant cette valse tour à tour poétique, amoureuse et violente.

Les femmes continuaient à discuter sur la beauté de M<sup>lle</sup> d'Armaillac. Comme les femmes sont petites presque toutes dans les salons de Paris, on la trouvait trop grande, mais on reconnaissait qu'elle avait un profil sculptural, ce qui voulait dire: une beauté de statue. On s'entend très-peu sur la beauté. Pour beaucoup de gens, les femmes qui ne chiffonnent pas leur figure pour deux sous de sentiment et quatre sous d'expression sont déjà hors concours. Il faut savoir jouer des yeux et du regard, faire des mines à tout propos, en un mot endimancher son visage. Grâce à Dieu, M<sup>lle</sup> d'Armaillac avait trop le sentiment du grand air pour faire des mines; la dignité simple ou la simplicité digne était pour elle le véritable cachet. Elle avait un autre caractère de la beauté, bien rare chez les blondes, c'était la pâleur doucement rosée que n'ont presque jamais les blondes, mais elle n'en était pas pour cela moins vivante; le sang s'accusait par les lèvres, le feu de l'âme par les yeux: ce n'était pas un regard, c'était un éclat de lumière. Les mains étaient d'une forme parfaite, mais elle gantait 63/4, pour ne pas dire 7. On pouvait en dire autant des pieds. Il y avait bien encore quelques autres imperfections: le cou se détachait avec grâce, les épaules étaient nourries de chair, mais les bras étaient un peu longs. Aussi, comme on parlait

de son intimité avec la femme d'un ministre, une méchante femme qui passait par là ne manqua pas de dire: «Cette demoiselle a les bras longs.» On l'accusait de n'être pas étrangère à un grain de beauté qu'elle avait sur la joue au coin de l'œil comme la duchesse \*\*\*; on avait tort d'accuser la pierre infernale, car Jeanne avait fait tout au monde pour effacer ce qu'elle appelait le concetti de sa figure. Elle aimait l'esprit trouvé, mais non l'esprit cherché. Je ne sais si elle avait beaucoup de mauvaises habitudes, mais elle avait celle de plisser son front, comme Junon dans les absences de Jupiter. En ces moments-là, elle altérait sa beauté jusqu'à l'effacer presque. Non-seulement le charme s'évanouissait, mais la discordance altérait la pureté des lignes. Quand elle se voyait ainsi dans un miroir, elle se fâchait contre elle-même, ce qui achevait de la défigurer un peu; mais le plus souvent cette beauté souveraine gardait sa sérénité au point qu'on disait souvent: «Elle a mis un masque sur sa figure pour être impénétrable.»

Rien ne transperçait de son âme; jamais ses yeux ne disaient les battements de son cœur.

Cependant la valse était finie. M. de Briançon reconduisit Jeanne vers sa mère, mais non par le chemin, espérant se perdre un peu en route pour garder plus longtemps sa valseuse à son bras. Elle ne paraissait pas bien pressée elle-même de retrouver M<sup>me</sup> d'Armaillac.

-Vous savez, mademoiselle, lui dit le jeune homme, vous savez que si vous voulez valser encore, je suis votre homme.

Cette manière de parler, qui aurait dû l'offenser, la remua jusqu'au cœur; un peu plus elle répondait: «Eh bien!

si je valse encore, je suis votre femme.» Mais elle arrêta le mot sur ses lèvres.

-Quand je pense, reprit M. de Briançon, que je ne suis venu ici que pour être poli envers la duchesse et que me voilà emprisonné dans une féerie. Figurez-vous, mademoiselle, que je vais manquer à tous mes devoirs.

-Je n'en doute pas, dit Jeanne avec une fine moquerie. Je suis bien sûre que vous êtes attendu à quelque souper du café Anglais, ou à quelque bal du demi-monde!

-Tout juste, il y a à cette heure un souper d'actrices au café Anglais et un cotillon à perte de vue chez une demi-mondaine; or je suis attendu des deux côtés.

M. Martial de Briançon-regarda doucement M<sup>lle</sup> d'Armaillac.

-Si vous voulez valser trois fois avec moi, je n'irai ni d'un côté ni de l'autre.

-Valser trois fois avec vous, jamais! Ce serait alors une vraie prison. Je serais d'ailleurs désespérée d'être une entrave à vos plaisirs nocturnes; je ne me jette pas ainsi à travers la destinée d'autrui; dépêchez-vous d'aller retrouver ces dames ou ces demoiselles: elles sont plus amusantes que moi.

-Elles sont peut-être plus amusantes que vous, parce que c'est leur métier d'être amusantes, mais ce qui n'est pas douteux, c'est que je m'ennuierai beaucoup cette nuit dans leur compagnie, si vous me condamnez à ne pas rester ici.

-Je ne vous condamne à rien du tout, monsieur: si vous avez l'amour de la valse, vous trouverez des valseuses chez la duchesse. Voyez ces deux demoiselles bleues et roses.

M. de Briançon regarda autour de lui, après avoir vu l'adorable impertinence du sourire de Jeanne.

-Des valseuses! ces femmes-là! J'aime mieux les autres.

A ce moment même on rencontra M<sup>me</sup> d'Armaillac. M. de Briançon salua gaiement et remit la fille à la mère, avec l'air dégagé d'un homme qui ne veut pas perdre son temps.

Qui fut bien attrapée, c'est Jeanne.

La figure du diable exprimait, sous son sourire railleur, la colère, l'amour, la jalousie.

M<sup>lle</sup> d'Armaillac avait vu s'éloigner M. de Briançon sans retourner la tête. On sait que les femmes ont des yeux derrière les oreilles. Suivez l'une d'elles dans la rue-vieille habitude parisienne qui ne mène pas à grand'chose,-elle verra que vous la suivez, elle verra que vous avez des prétentions, elle verra que vous perdez patience, elle verra que vous bifurquez, le tout sans avoir tourné la tête une seule fois.

Jeanne soupira et murmura:

-Il est parti.

En effet, Martial ne s'était pas arrêté aux bagatelles de la porte, il avait fait signe à un camarade de club; ils étaient sortis tous les deux du grand salon comme des gens qui vont prendre leur manteau en toute hâte. Ce camarade, c'était René Marbois, un auditeur au conseil d'État qui n'écoutait pas beaucoup de ce côté-là; il vivait trop la nuit pour être bien éveillé le jour.

-Dis-moi donc, demanda-t-il à Martial, que vas-tu faire de cette belle fille, avec qui tu valsais si éperdument?

-Oh! mon Dieu, répondit Martial, c'est peut-être la première et la dernière fois que nous faisons ensemble /e

*tour du monde.* Je ne l'avais jamais tant vue. Je connais vaguement sa mère qui aime les conversations à remporte-pièce. Je lui ai parlé de ceci, de cela, un soir que je m'ennuyais chez le ministre des cultes. C'est une femme honnête qui a une langue du diable.

-Elle a mis au monde une fille superbe. Tudieu, la belle créature!

-Oui, mais ce n'est pas là mon idéal: il y a trop de la déesse dans cette fille: tout à l'heure je m'imaginai que je valsais avec une statue.

René se récria:

-Une statue, Dieu merci, tout à l'heure tu l'as joliment fait descendre de son piédestal! Un peu plus cette Galatée chantait *Évohé*, comme M<sup>me</sup> Ugalde.

-Non, elle aura des éclairs d'emportement, mais elle retournera à son piédestal cinq minutes après. Tu sais mon goût, j'aime la vraie Parisienne, moins haute et moins grave, la Parisienne fleur et oiseau qui sourit toujours et qui ne médite jamais. La vie n'est pas un livre sérieux.

-Oui je te connais, tu aimes la Parisienne chiffonnée ou à chiffonner.

-Tu y es! Que diable veux-tu que j'aie perdu mon temps avec ces grandes demoiselles à marier?

-D'autant plus que celle-ci n'a pas de dot.

-Tu es bien renseigné, toi?

-Oh! mon Dieu, sa mère n'en fait pas un mystère. Elle m'a dit à moi-même qu'elle donnait à sa fille pour 50,000 francs de diamants, pas un radis-je me trompe,-pas un rubis de plus! M<sup>me</sup> d'Armaillac est réduite depuis la mort de

son mari à 12,000 livres de rente, avec quoi il faut qu'elle fasse figure.

-Faire figure et faire sa figure avec 12,000 livres de rente, c'est bien peu.

-C'est égal, M<sup>lle</sup> d'Armaillac est si jolie qu'on la prendrait pour rien.

-Je crois bien, on lui donnerait même de l'argent.

-C'est un mot! Tu aimerais mieux cela toi?

-Peut-être.

Les deux camarades avaient descendu l'escalier, traversé le vestiaire et pris un coupé pour aller achever la soirée au café Anglais.



### III

## COMMENT ON SOUFFLE SUR LE FEU

[Table des matières](#)

R, pendant que René renseignait si bien M. de Briançon, M<sup>lle</sup> d'Armaillac n'était pas non plus mal renseignée; voici comme:



A peine son valseur avait-il tourné les talons, qu'un autre était survenu. Jeanne avait d'abord dit qu'elle ne voulait plus valser, mais dans son dépit d'être sitôt plantée là par Martial, elle aima mieux s'étourdir dans une seconde valse; elle avait donc promis de valser encore, comme pour continuer son rêve.

Il restait une place sur le canapé; le nouveau valseur qui connaissait la mère ne fit pas de façon pour s'asseoir près de la fille, pendant qu'on dansait le quadrille. Comme M<sup>me</sup> d'Armaillac, une bonapartiste passionnée, discutait alors avec M. de Kératry, qui lui prêchait les douceurs du quatre septembre, le nouveau venu entra de plain-pied dans l'esprit de Jeanne en lui parlant de celui qui venait de valser avec elle.

-Je suis bien sûr, mademoiselle, que vous ne connaissez pas celui qui a tourbillonné avec vous?

-Non, monsieur; si on connaissait son valseur on ne valserait jamais.

Le jeune homme s'inclina.

-Je vous remercie, mademoiselle, mais il ne faudrait pourtant pas me confondre avec M. de Briançon. Je suis un homme, sérieux.

Cette fois, ce fut la jeune fille qui s'inclina avec une adorable raillerie:

-Cela se voit bien, monsieur. Je suis sûre que vous êtes dans la magistrature.

-Vous avez deviné, mademoiselle, je suis depuis hier substitut du procureur de la République.

-Depuis hier, monsieur, et ce bonheur ne vous suffit pas, il faut encore que vous veniez vous amuser dans le monde.

-Oui, M. Dufaure, qui est mon protecteur et qui a plaidé pour la duchesse, m'a obtenu une invitation, en disant que j'étais capable de conduire le cotillon.

Jeanne s'inclina une seconde fois.

-Décidément, monsieur, vous êtes un homme sérieux. Je reconnais bien là la magistrature.

Un silence. Le jeune homme ne trouvait plus rien à dire, mais la jeune fille aurait bien voulu qu'il lui parlât de M. de Briançon.

Il sembla la deviner, car presque aussitôt il lui dit:

-Ce M. de Briançon devrait bien, pour l'honneur de son nom, ne pas scandaliser Paris par ses dévergondages galants; il n'y a pas une drôlesse avec laquelle il ne s'affiche; par exemple, hier encore, figurez-vous qu'il était à l'orchestre des Italiens avec M<sup>l</sup><sup>e</sup> Cora-Sans-Perles, une bottine au vent s'il en fut.